

LUMIÈRE DU RAT

PATRICK GRAINVILLE

LUMIÈRE DU RAT

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-096225-4

© Éditions du Seuil, janvier 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

L'odeur perçait, envahissait la maison. Le relent de graisse un peu frite. L'odeur du poulet rôti. Une nausée du dimanche. Sa grand-mère venait déjeuner. Toute l'angoisse, toute la fadeur du bonheur. La pestilence collerait aux cheveux de sa mère et de sa sœur. Elle imprégnerait la texture intime des choses, leur moindre atome pollué.

Tout à l'heure, Clotilde les avait vues préparer la volaille. Fouiller l'énorme fosse de l'oiseau vidé. Leurs doigts là-dedans, voraces et souillés, dégoulinants. Extirpant les organes, des blocs de foie brun et rutilant, des abats ovoïdes et verdâtres. L'orifice béait, élargi, obsène avec sa bordure de peau molle et rosée. La chair transparaissait sous des capitons gras et jaunes. Les cuisses tels des moignons gonflés.

Armelle, sa jeune sœur, palpaît avec délectation le poulet dodu et décapité qu'elle tripotait, troussait. De ses doigts experts, elle enfonçait, fourrait dans le cloaque écarquillé une farce de petits oignons et de rognons hachés. Elle bouchait le trou avec soin, beurrerait le bréchet avec une mimique de sensualité béate. Entre elle et le poulet, il y avait cette connivence de la

chair nue, cette complicité gourmande. Dans l'avenir, elle emmailloterait, avec la même dextérité, son bébé, caressé, dorloté, jasant et pansu : « Mon petit poulet !... » Après avoir changé et vidé les couches... Mettre leurs doigts partout dans la chair, leurs doigts gluants d'amour, se l'approprier, avec leur savoir-faire inné, leur empressement héréditaire, c'était leur monopole, leur apanage, leur pulsion affective, cannibale.

À la porte de la cuisine, une nouvelle fois, Clotilde s'était sentie exclue. De l'odeur, de leurs corps, de cette promiscuité. À la frontière de la vie.

Pour exorciser la scène, elle revoyait la photo de Helmut Newton qu'elle avait découverte dans un magazine. C'était quelques mois plus tôt, dans la salle d'attente de son gynécologue. Elle avait furtivement arraché la page et l'avait cachée plus tard, dans sa chambre, sur les rayons de sa bibliothèque, à l'intérieur d'un album de peinture qu'elle ouvrait souvent pour la voir, pour être saisie par un ravissement radical. L'héroïne se dressait nue, à l'intérieur d'une cuisine, justement ! Brune, coiffée de minces cheveux noirs qui s'arrêtaient dans son cou, un petit nez délicat, la bouche un peu pincée, légèrement cruelle. Les yeux fixes et noirs. Déterminés. Seins ronds, blancs, purs. Nets. C'était une jeune fille belle et dure. Elle agrippait au bout d'un bras une espèce de longue fourchette et de l'autre, d'aplomb, tombant juste devant son ventre, coupant le triangle du pubis en son milieu, un interminable coutelas acéré, effilé dont la pointe se retroussait. Elle appuyait une épaule sur le dessus d'un four, d'une cuisinière. Il s'agissait d'une de ces photos domestiques dont Clotilde apprendrait bientôt que le maître raf-

folait, prise à Los Angeles, dans sa cuisine. Loin des palaces luxueux qu'il affectionnait aussi : Monte-Carlo. Beverly Hills. Chez lui. Au milieu des appareils ménagers. Mais ce qui avait frappé Clotilde était, sur la cuisinière, la vision du poulet rôti dans son plat. La cuisse rissolée, l'aile, l'enflure profilée du bréchet. La belle Américaine ne le regardait pas. Elle vous faisait face. Entièrement nue, armée de son métal pointu, le torse discrètement incliné de côté vers le volatile croustillant que, peut-être, elle s'apprêtait à pourfendre. Sa chair lisse et nacrée, les poils de son pubis, noirs, fins, striés, réguliers, dépassant de chaque côté de la lame argentée du couteau, tel un kriss dont la pointe blanche finissait par se confondre avec l'éclat intérieur de la cuisse. Elle était glaciale et juvénile quoique intemporelle. Non pas en proie à la vie, à la substance vitale, à son organique coulée. Mais vouée à sa seule apparition. Monolithique et tenace. D'un seul bloc candide et pervers. Harmonieuse et impassible. Avec les deux trous minuscules et ronds de ses narines noires. Prunelles imperceptiblement plissées, fardées de sombre. Lèvres muettes. Ni mince ni charnue, aux proportions parfaites. Ce corps de déesse de marbre soustrait à tous les dimanches de la vie. Gainée de sa peau tendue, miroitante. Élégante et intraitable. Désormais, Clotilde ne pouvait l'imaginer qu'éternellement nue, parée de sa nudité impeccable. Armure immaculée.

Clotilde avait cherché désespérément son prénom. Mais la photo ne comportait aucune légende précise. Elle s'était prise de passion pour les photos de Newton, avait déniché des albums chez les libraires et les bouquinistes sans jamais retrouver l'image chérie de la

prédatrice. Elle avait accumulé tout un butin d'autres clichés fascinants mais lui manquaient d'autres informations sur l'idole. Alors, elle lui avait inventé un prénom, puis un nom. Cela s'était imposé d'un coup. Elle l'avait baptisée Nora. Nora Newton.

C'est son image qu'elle brandissait pour conjurer l'odeur de la famille. Nora tranchante. Nora frontale. Nora coriace. Nora de marbre. Nora Newton. Nora d'Amérique... Viens nous tuer!

Sa grand-mère était arrivée. Comme d'habitude, elle s'était extasiée: « Oh ! du poulet !... », en découvrant son mets préféré. Comme si le paradis était à ses yeux cette nourriture blanche dont elle prononçait le nom avec un émerveillement à la fois enfantin et sénile. Vieille petite fille éblouie par ce miracle qu'on lui concoctait tous les quinze jours. Clotilde avait l'impression que sa grand-mère devenait elle-même chair de poulet. Chair du dimanche. Sa grand-mère proprette et dodue, pomponnée, un peu dévote et pudibonde qui dégustait une aile, la bouche enduite de sauce, tandis que l'oiseau se dépeñaillait dans son plat. Alors se produisit ce flash dans l'esprit de Clotilde, fulgura cette autre photo de Newton qu'elle avait découverte récemment dans un magazine qui récapitulait les moments marquants de son œuvre. L'image lui avait sauté au visage. C'était un gros plan sur un poulet rôti, avachi, trop cuit, pustuleux de caillots dorés. Deux mains de femme déployaient les cuisses avec force. Le croupion saillait dans une sorte d'ogive sexuée, ornée d'un trognon de chair jaunâtre. Puis le

gouffre noir béait, vidé, coiffé du bréchet rissolé. La peau des cuisses avait été en partie arrachée, montrant la chair blanche, sa texture intime, ses faisceaux parfois roses et verdâtres. Le gros plan était si exagéré que les doigts de la femme paraissaient rougeâtres et boudinés. Toutefois ses ongles peints, une énorme améthyste à l'annulaire, puissante, quadrangulaire, un large bracelet de diamants autour du poignet signalaient une extraction somptueuse, voire tapageuse, conforme aux obsessions de Newton. Il y avait surtout, près de la ménagère embijoutée, le couteau géant, souillé de jus, de déchets carnés qui avait servi à découper le poulet. La femme pour le gros de la tâche avait utilisé cette lame trapue qui semblait plutôt destinée à un carnage d'ogre, puis elle avait procédé brutalement avec les mains pour achever de disjoindre, de rabattre les cuisses en éventail et pour fouiller dans la crypte noire coiffée d'arceaux. L'une de ses mains congestionnée s'écarquillait autour du trou noirâtre et caramélisé dont elle enserrait les bords comme pour mieux l'offrir à la vue.

Cette vision de grouillant charnier avait hérissé Clotilde. Car toute la viande de la volaille dépravée avait un aspect vermoulu, vermeil... Elle n'y reconnaissait plus l'esthétique glacée du maître fondée sur la seule exhibition de femmes nues, hiératiques ou gagnées, gantées de cuir lisse et noir. Très vite elle avait tourné la page, s'était empressée d'oublier ce qu'elle considérait comme une erreur, un dérapage, une faute de goût, la violation d'un pacte. Mais devant sa grand-mère qui suçait son morceau d'aile, au-dessus de son assiette jonchée d'os grisâtres et de lambeaux, de gru-

meaux de peau convulsée, elle revoyait la photo, cette scène de boucherie barbouillée de jus et de graisse. Elle doutait que Newton pour la prendre ait fait appel à Nora Newton qui posait avec une désinvolture si froide, si précieuse. Aurait-elle éventré avec une telle trivialité orgiaque le poulet qui trônait sur la cuisinière ? La longue lame dont elle était armée lui servait surtout à dissimuler la partie médiane de son pubis. Nora ne se serait jamais pollué ainsi les mains. Rien ne galvanisait sa beauté cruelle mais abstraite, sans finalité assignable.

À la fin du repas, on installait la grand-mère de Clotilde dans un fauteuil où elle entamait l'épopée de sa digestion. Ce rituel plongeait la jeune fille dans un malaise violent. La vieillarde exhibait son ventre gonflé sur lequel elle posait ses mains fines et flétries, en émettant des plaintes qui ressemblaient aussi à de sourdes récriminations. Le visage rouge, elle regardait la famille avec un mélange de rancune, de revendication, de colère rentrée, comme si tous étaient un peu responsables de ses affres. Un tel comportement éloignait Clotilde au lieu de lui inspirer des mots de compassion. Elle se détournait du fauteuil et du corps supplicié qui s'efforçait en vain d'émettre des rots salvateurs, tandis que des comprimés contre l'acidité remuaient inlassablement à l'intérieur de la bouche molle, mal essuyée, encore grasse de sauce. Clotilde éprouvait une sorte de culpabilité qu'elle ne s'avouait pas. Elle se sentait incapable d'esquisser le moindre geste d'affection. Seule

Pauline, sa mère, s'approchait gentiment de la malade, la gourmandait en lui disant que c'était elle, pourtant, qui avait voulu manger des frites. « Oui, ce sont les frites qui ne passent pas... à moins que le dessert, la crème renversée... » La grand-mère avait coutume d'égrener ainsi une série d'hypothèses sur les aliments que justement elle aurait dû éviter. Cependant, même quand elle les sélectionnait avec une absolue rigueur, la digestion ne manquait pas de se dérouler avec les mêmes entraves, les mêmes borborygmes bouchés. « C'est bouché là ! » gémissait-elle en traçant de son doigt, tout le long de son œsophage et de son estomac, une sorte de chemin douloureux. Et la main remontait et descendait ainsi, plusieurs fois, en se traînant. Elle dévisageait, en même temps, les membres de la famille d'un regard lourd de reproche et d'animosité. Elle rajoutait une expression que Clotilde abominait : « Ce sont des gaz !... » À bout, elle finissait par lancer avec hargne : « Vivement le trou ! » Cette sentence cynique et lapidaire contrastait avec sa foi religieuse. « Ne dis donc pas cela, maman... » lui reprochait sa fille avec douceur.

La vieille dame vivait habituellement seule dans une banlieue voisine, veuve depuis quarante ans. « Je n'ai connu que huit ans de bonheur », déclarait-elle régulièrement. Son mari était mort d'un cancer foudroyant huit années après leur mariage. Elle avait ainsi réintégré son statut d'éternelle orpheline puisqu'elle ignorait le nom de ses parents et qu'elle avait été élevée par des nourrices successives et aléatoires.

Clotilde se sentait submergée d'agressivité quand sa grand-mère atteignait le sommet de sa crise, le ventre en proie à un ballonnement phénoménal, le visage apoplectique, la bouche émettant une sorte de râle à la recherche de l'éructation libératrice. Alors, elle fuyait dans sa chambre. Armelle, sa sœur, avait déguerpi tout de suite, pour téléphoner à ses copines, écouter ses disques favoris, lire des magazines de mode. Elle ne prêtait qu'une attention distraite à sa grand-mère, vouée à ses seuls appétits d'adolescente égoïste, allègre et précoce. Adrien, le père, ne semblait pas remarquer davantage les lamentations de sa belle-mère. Ce curieux climat d'indifférence enjouée et de négligence souple ne faisait qu'aggraver la pâmoison, la fureur douloureuse de l'ancêtre. Mais tous savaient qu'une fois rentrée chez elle, pendant les intervalles de ses visites, elle ne souffrait quasiment plus de son estomac.

Clotilde, à travers le mur de sa chambre, entendait les ritournelles que sa cadette adorait. Armelle chantonait en cadence. Cette joie la blessait, elle en percevait les accents secrets, les langueurs, les pics exaltés. Puis l'adolescente pépiait, riait au téléphone, avec sa meilleure copine, insouciant comme elle. Le ton de la voix baissait soudain, seuls de petits gloussements étouffés surnageaient. Elles devaient parler de garçons, de flirts en s'excitant, en se tortillant sur leur lit.

Clotilde refluit dans sa solitude. L'image de sa grand-mère bizarrement la hantait. La rengaine de ses plaintes, son air rentré, bougon, les brûlures de son estomac, ce feu qui la rongait, cette flamme de souterraine rage, toute cette vieille guerre avec son corps, avec la vie. Cette espèce de folie noire et sale. Ce calvaire du

LUMIÈRE DU RAT

dimanche qui finissait en naufrage. Mais un sentiment plus terrible la perçait. L'idée s'était immiscée en elle depuis plusieurs jours. Un doute, puis une certitude cruelle. Une révélation qu'elle tentait d'occulter mais qui, invincible, remontait dans sa pensée. Clotilde n'aimait pas. Elle n'aimait personne.

Son père était parti, le matin, rejoindre les bureaux de La Défense où il exerçait son métier de comptable. Sa mère, elle, travaillait dans les services sociaux de la ville, elle s’y occupait de réinsertion. Une fois la semaine, elle s’absentait toute la journée, gagnait le Centre pénitentiaire de Rennes, réservé aux femmes. Elle était visiteuse de prison. Elle parlait rarement de cette responsabilité, des prisonnières qu’elle rencontrait, des crimes commis. Elle recevait parfois des lettres qu’elle ne montrait jamais. Clotilde pourtant savait dans quel tiroir de sa chambre elle les conservait. Son père et sa mère formaient un couple uni qu’elle trouvait secrètement gris. Pourtant, ils paraissaient normaux, assez gais, libéraux quoique croyants et pratiquants. Catholiques et modernes. Ils n’obligeaient pas Clotilde à aller à la messe. Elle y avait renoncé depuis l’âge de quinze ans. Juste avant la puberté, elle avait fait une crise de mysticisme qui n’avait pas duré. Elle en était sortie sans la foi, sans ferveur. À vingt ans, maintenant, elle poursuivait à l’université des études de Lettres. Elle rédigeait un mémoire sur Mallarmé. Ses parents étaient bons. Ils aimaient leurs enfants, ils

aimaient les gens, sans affectation. Ils vivaient simplement. On ne pouvait rien leur reprocher. Ils étaient discrets mais sûrs. Cependant, Clotilde, un soir de son adolescence, en les voyant converser, tous les deux, assis côte à côte sur le canapé du salon, avait été intriguée, une impression furtive... Son père avait pris la main de sa mère comme cela leur arrivait quelquefois. Mais au lieu de ressentir la flamme de leur amour, Clotilde avait été touchée par une sensation opposée, un froid, un vide, un pan de gris. C'était comme si ce geste d'affection les avait soudain éteints. Elle ne comprenait pas pourquoi. Alors quelque chose manqua dans la maison et dans le cœur de Clotilde. Pour cette chose, il n'y avait pas de mots.

Armelle était partie la dernière. Il faisait déjà très beau au début de ce mois d'avril. Elle était épanouie pour ses quinze ans, les seins déjà forts, pointant sous le tee-shirt. Elle portait un pantalon moulant, taille basse, le ventre à l'air, piqueté d'une perle. Derrière on voyait l'amorce d'un string, le haut des hanches nues et quand elle se baissait : l'orée du sillon des fesses. Clotilde recevait toujours le choc de la chair de sa sœur. C'était un scandale qui l'offensait, la brûlait. Elle ne put s'empêcher de lui faire remarquer qu'elle avait pourtant promis à ses parents d'éviter cette tenue, au lycée. Armelle lui lança qu'elle n'avait jamais fait cette promesse-là !

Elle regardait Clotilde avec une petite moue insolente : « Il ne te plaît pas mon pantalon ? » Elle pivota, exhibant le string violet, revint de face, en se tapotant le nombril, elle huma ce vent si étrange et si chaud pour un mois d'avril : « Il fait drôlement beau ! » Puis

elle partit en affectant de se dandiner avec lenteur, par jeu, pour narguer sa sœur. Clotilde était plus grande que sa cadette, cheveux châtain clair, très mince. Elle avait de grands yeux gris-bleu d'une extraordinaire limpidité, bordés par des cernes tendres et mauves. Son visage était délicat, d'une ossature fine. Sa personne dégageait une impression de fragilité et de force intense et secrète. On y sentait une tension, une volonté intime, quand elle se dressait, marchait de son pas lent, souple et calculé de danseuse, qu'elle dirigeait sur vous ses prunelles de perle grise. Elle était vêtue d'un jean qui, en dépit de la remontrance qu'elle venait de faire à sa sœur, moulait ses galbes très minces. Mais son chemisier blanc, échancré en une longue pointe sur sa peau pâle, ne laissait rien deviner de ses seins. Elle détestait la mode du string qui dépassait du pantalon, elle la trouvait vulgaire. Elle éprouvait une secrète répulsion pour Armelle, ses airs de jeune femelle, sa tignasse très brune, ébouriffée, les poils qu'elle ne rasait pas régulièrement sous ses aisselles, laissant voir un tatouage de duvet noir. Clotilde était gênée par l'odeur de sa sœur qui imprégnait sa chambre, le moindre de ses vêtements. Dès qu'elle faisait un peu d'exercice, c'était un relent vif de sueur et de fille. Clotilde la conjurait d'utiliser du parfum. Mais Armelle s'en amusait, laissait flotter ses arômes autour d'elle. « Mon mec dit que je sens naturellement bon ! Alors je le crois, je fais tout pour lui faire plaisir. » Clotilde n'aimait pas ce terme de mec qu'elle n'aurait jamais employé. Elle avait cru d'abord qu'il était bien prématuré pour le petit ami d'Armelle. Puis cela l'avait frappée tout à coup : Armelle couchait déjà avec son mec, c'était sûr. Est-ce que ses

parents le savaient, le toléraient ? Lui avaient-ils suggéré des contraceptifs, des précautions ? Jamais elle n'aurait osé leur parler des mœurs de sa sœur... Clotilde n'avait pas de mec, n'en avait jamais eu pour de bon. Elle n'était jamais tombée amoureuse. Elle ne désirait pas vraiment faire l'amour avec un garçon. L'idée qu'il disposerait de son corps, la pénétration lui semblaient contre nature, une forme d'invasion, de viol. Ce n'était pas la douleur qu'elle redoutait, c'était cette possession, que l'on puisse s'emparer de sa chair, et jouir d'elle... Elle n'aimait pas le mot « jouir », bestial, l'expression « faire l'amour » lui semblait truquée, « baiser », c'était hideux. Il n'y avait pas de mots pour ce qu'elle n'avait pas envie de faire. Elle n'aurait même pas su dire ce que faisait sa sœur... Elle jouissait, sans doute. Cette évidence l'avait frappée au plus vif, blessée, déchirée, ensanglantée. Elle aurait voulu se cacher les yeux, se boucher les oreilles, bannir toute représentation de la scène, de la chose. Mais cela revenait en elle, la sentence s'épanouissait, la hantait, monstrueuse, irradiante, avant qu'elle ne l'exorcise de toutes ses forces, en se jetant dans le travail ou dans ses exercices de danse classique. La formule avait eu le temps de surgir, de grouiller, toute ruisselante et charnue : elle jouit, elle aime jouir. Vite, il lui fallait danser devant son froid miroir, exécuter les pas rigoureux, les variations parfaites : dégagé, battement, piqué ! Une ! Deux ! Une ! Deux... Entrer dans le feu glacé de la danse, cet autre corps souverain.

Nora Newton avait sans doute un amant. Mais Clotilde pensait qu'elle ne s'impliquait pas dans cette relation. Le type devait être beau. Sa présence flattait Nora, rehaussait sa propre beauté. C'était un couple éclatant et distant. Nora n'était pas possédée par le garçon. Quand il cherchait le plaisir, elle le laissait faire. Elle s'absentait. Le leurrait d'un sourire immuable. L'acte ne dégoûtait pas Nora. Elle était indifférente. C'était sa force, sa supériorité. Maîtresse du jeu. Plus tard, quand elle était seule, par ses propres moyens elle atteignait la volupté.

Clotilde ne s'était caressée qu'à l'âge de dix-sept ans. Cela ne lui avait procuré qu'une sensation irritée, suivie, au cours du temps, d'émois assez vagues. Puis elle découvrit la photo de Nora Newton. Il lui parut évident que Nora accédait au plaisir solitaire. Et c'est en s'identifiant à Nora, à son froid sourire, à sa malice sournoise, à la vision de l'idole se caressant jusqu'au plaisir qu'elle avait senti monter la dague acérée du sien. Elle avait brusquement pleuré de surprise au cœur de ce nouveau royaume vierge et brûlant.

Du balcon de son pavillon, Clotilde voyait la terrasse du pavillon voisin, presque le jumeau du sien. C'était la maison de Carine. Elle y vivait avec son père qui s'était séparé de sa mère. Carine n'était pas vraiment l'amie de Clotilde, mais elles se connaissaient depuis l'enfance, elles ne se voyaient seule à seule que par intermit- tences, mais quels que soient les caprices de leur rela- tion, chaque semaine elles fréquentaient le même cours de danse. Ce qui maintenait un contact minimal. C'était surtout Salah qui les reliait. Un jeune Français d'ori- gine marocaine de vingt-cinq ans qui était l'amant de Carine et qui plaisait à Clotilde parce qu'il était souple, délié de toute dépendance même amoureuse. Il accep- tait par exemple que Carine rende une visite hebdoma- daire à un ingénieur divorcé qui habitait dans un quartier plus bourgeois. Jérôme était généreux avec Carine qui ne travaillait que de façon très irrégulière. Et Carine faisait profiter Salah des largesses du vieux, comme elle disait, pour flatter le plus jeune de ses amants.

La terrasse du pavillon de Carine offrait un caractère monstrueux. Une sorte de cage labyrinthique la par-

courait en tous sens. Yvon, le père de Carine, était un zoologiste fanatique. Il élevait un rat qu'il avait baptisé Dante. La bête vivait dans le dédale qu'Yvon avait minutieusement conçu au sommet, comme sur la tête et tout autour du corps même de sa maison. La cage grimpa le long de la cheminée, ses grilles dégringolaient jusqu'au jardin où elle effectuait un parcours tout en lacis. C'était une crinière tentaculaire, une machinerie complexe de goulets, de passages, de salles plus larges, un échafaudage de niveaux, de paliers, de tours et de fosses, avec tout un système de tunnels, de passerelles, de panneaux coulissants, de portes, de loquets, de lucarnes, de signaux dont le rat devait acquérir la pratique. Un circuit électrique lui administrait, au besoin, une gamme de décharges.

Pour se nourrir, Dante était obligé de surmonter une pépinière d'obstacles dont Yvon variait le programme. Le rat devait actionner tantôt une pédale ou appuyer sur un bouton, faire basculer une trappe pour accéder à sa pâture. Pour boire, il fallait maîtriser un nouvel éventail de commandes. Le rat se servait de ses pattes, de son museau, de ses dents pointues, avec une adresse qui s'aiguissait au fil du temps. Il avait appris à résoudre des problèmes complexes, à exécuter des détours tortueux pour arriver à ses fins. Yvon tendait volontiers des pièges le long des pistes. Soudain quatre grilles étroites se rabattaient autour du rat. Dans un claquement sec. Toute la cage vibrait. Et Dante, après un moment de surprise, tournait dans tous les coins, explorait la prison, montait, descendait le long des barreaux. Clotilde voyait son ventre mou et blanchâtre, ses petites pattes rosées, sa longue queue annelée,

Richard Texier
La Différence, 1995
réed. et augmentée, 1999

Le Secret de la pierre noire
Nathan, 1995

Le Lien
Seuil, 1996
et « Points », n° P338

Le Tyran éternel
Seuil, 1998
et « Points », n° P620

Les Singes voleurs
Fleurus, 2000

Le Rire du géant
Fleurus, 2000

Le jour de la fin du monde,
une femme me cache
Seuil, 2000
et « Points », n° P837

New York 11206
(en coll. avec Jean-Yves Le Dorlot et Tony Soulié)
Éditions du Garde-Temps, 2001

L'Atlantique et les Amants
Seuil, 2002
et « Points », n° P1064

La Joie d'Aurélie

Seuil, 2004

et « Points », n° P1311

Le Nu foudroyé

(en coll. avec Lucien Clergue et Gérard Simoën)

Actes Sud, 2004

Les Princes de l'Atlantique

(en coll. avec François Rousseau)

Fitway, 2005

La Main blessée

Seuil, 2005

et « Points », n° P1847

Tony Soulié – 2000-2005

Art INprogress Éditions, 2006

Petites parousies et grandes épiphanies de la chair

(en coll. avec Erro)

CNAC – hors commerce, bibliophilie, 2007